



L'ENFANT ALSACIEN

Au fier pays d'Alsace où le sabre commande,
Insolent, injuste et vainqueur,
Un petit écolier, dans la classe allemande,
O Français, nous garde son cœur.

Ecoutez.—Le pédant, Teuton de bonne souche,
Fête son kaiser triomphant,
Et veut qu'il soit loué justement par la bouche
De ce Français encore enfant.

Ah ! le trait est charmant et l'idée est plaisante !
" Prends ce livre, petit vaincu ;
Il te raille ; il se rit de ta Patrie absente ;
Sois lâche avant d'avoir vécu ;

Ton père est mort ; ton père a senti sur sa tête
Siffler nos obus en fureur ;
Toi, sèche bien tes yeux, et prends part à la fête
De Guillaume, notre empereur ! "

Mais l'enfant, noble esprit dans un corps trop débile,
Quand il voit que perfidement
On veut faire insulter à sa voix inhabile
Tout ce qu'il chérit ardemment ;

Sitôt qu'il sent le piège où, naïf, il s'égare,
L'enfant, pris d'un sublime accès,
Jette le livre, pleure et répond au barbare :
" Je ne peux pas, je suis Français ! "

L'histoire ajoute, ô pédagogue,
Qu'avec ton air méchant et rogue,
Tu dis à l'enfant rudement
Qu'il avait tort, devant ses maîtres,
De ne pas trahir ses ancêtres,
De ne pas se croire Allemand !

Tu le punis, ô cuisse infime !
Soit ! Mais à cette humble victime
De ta haine et de ton orgueil,
A cet écolier que tu blâmes,
Sache-le bien, toutes nos âmes
Fières et fortes dans leur deuil,

Oui, toutes les âmes qui songent
Aux mille douleurs que prolongent
Et les exils et les prisons,
Toutes celles qui, pour la France,
Nourrissent la même espérance
Loin des peurs et des trahisons,

O magister, toutes nos âmes
A cet enfant que tu réclames
Et veux conserver comme tien,
Toutes ont une voix qui crie :
" Tu te souviens de ta Patrie ;
Bravo ! petit Alsacien ! "

GALLUS.

NOS GRAVURES

LES DEUX ENFANCES

CHATEAUBRIANT a dit qu'il y avait deux enfances, mais non pas deux printemps. M. Léon Olivé, l'auteur du magnifique tableau que nous reproduisons, a traduit cette pensée d'une façon saisissante : à côté du bébé frais et rose, sous son petit bonnet, l'aïeule fatiguée, chancelante, le visage ridé sous sa capuche sombre : printemps et hiver. Croirait-on, à les voir si dissemblables au physique, qu'ils ont tant de ressemblance morale ? Ce sont, en effet, deux enfants, l'un ne sachant pas encore, l'autre ne sachant plus ; l'œil avide du bébé ne saisit pas plus la physionomie exacte des choses que le regard éteint de l'aïeule.

Tous les deux, cloués l'un sur une chaise, l'autre sur son fauteuil, sont capricieux, irritables ; ils ont besoin des mêmes soins, des mêmes prévenances, de la même indulgence. C'est probablement la conscience de leur faiblesse commune qui les fait se comprendre ; car l'aïeule garde pour son petit compagnon un fond de tendresse et de patience qui ne disparaîtra qu'avec elle. Lui seul a le droit de jaser, de crier auprès d'elle sans qu'elle s'en plaigne. Et, pour le calmer, qui sait si elle ne trouvera pas au plus profond, au plus lointain d'elle-même, quelque vieil air qu'elle lui chantera, de sa voix cassée et chevrotante !

LE GÉNÉRAL GOURKO

Le nom le plus populaire, parmi les généraux russes, est sans conteste celui du vainqueur des

Tures, à Telisch et à Garni-Dubuik, le général Gourko, gouverneur-général de la Pologne russe.

Dans les circonstances difficiles, périlleuses même, que l'Europe traverse en ce moment, l'attention est fixée partout sur ce personnage, qui, en cas de conflit, serait appelé à jouer un rôle prépondérant dans cette guerre implacable.

Le général Gourko est un militaire de vieille roche, qui ne se plaît qu'aux émotions et aux aventures du champ de bataille. Il passe pour le cavalier le plus intrépide de l'empire. Cette habileté compte même pour beaucoup dans sa brillante carrière.

Dès le début, dans la guerre du Caucase et de Pologne, il se fit remarquer par une bravoure audacieuse qui aurait été de la témérité pour tout autre. Pendant la campagne de Crimée et le siège de Sébastopol, il figura honorablement à la tête des éclaireurs qui inquiétèrent les Français souvent sur la Tchernaiâ et du côté d'Eupatoria.

Avant l'ouverture des hostilités avec la Turquie, en 1877, il avait un fort beau commandement dans la garde impériale. Il le quitta avec joie, dès que le grand duc Nicolas lui proposa de marcher à la tête de l'avant-garde.

On se souvient de sa marche à travers les Balkans, où il s'empara des passes fameuses de Chipka, pour semer ensuite l'épouvante jusqu'aux environs d'Andrinople.

DANS LA NUIT

CONTE FANTASTIQUE

Le crime passait dans l'obscurité.

Et sur le passage du Crime, les hommes s'écartaient avec terreur. Le souffle du monstre desséchait les arbres de la route, et la flamme de son œil farouche brûlait tout ce qu'elle rencontrait. Sa chevelure épaisse et noire se tordait comme les serpents des Furies ; ses dents grinçaient une menace ; et sa main fiévreuse tourmentait le manche de son poignard avec l'avidité que donne la soif du sang.

Et le Crime passait.

Il passait avec ses frayeurs, il passait avec ses épouvantes.

Et devant lui le désert se faisait, et le monde frissonnait dans l'attente du moment fatal où le Crime allait frapper.

Le monde frissonnait et se demandait sur qui allait se poser sa main.

Le monde frissonnait et se demandait quelle victime allait désigner son doigt.

Et le Crime passait, drapé dans les replis de son manteau, sombre et superbe comme un roi détroné cherchant à travers la noirceur.

Là-bas venait le Remords, échevelé, livide, se déchirant la poitrine, se maudissant et maudissant les hommes, errant lui aussi à la recherche de sa vengeance.

Le Remords cherchait le Crime pour l'anéantir.

Et le Crime cherchait le Remords pour le tuer. Ils allaient l'un vers l'autre, et d'aussi loin qu'ils se virent à la lueur des astres, ils se reconurent.

Deux voix retentirent, deux voix féroces qui demandent du sang, et les ennemis, arrivés l'un près de l'autre, s'arrêtèrent pour se mesurer du regard.

Le Crime ricannait.

— Il y a longtemps que je te cherche, dit-il à l'autre, tu as empoisonné mes jouissances, tu as parlé le langage du bien à mon cœur — s'il est vrai que j'ai un cœur — tu m'as tourmenté, tu m'as fait souffrir. Il est temps que j'assouvisse ma haine, que je te détruise à jamais. Tu vas périr, Remords ! Remords, tu vas périr, de ma main, et ta voix ne troublera plus la joie frénétique de mes œuvres.

Et l'autre grinçait des dents.

— L'heure est venue, ô Crime, qui m'as donné l'être pour m'abreuver de souffrances ! l'heure est venue où je vais enfin être vengé de tous mes maux. Tu vas mourir, étranglé par le remords, je vais contempler le dernier soubresaut de ton agonie, je te verrai étendu sur le sol et te débattant dans les convulsions du désespoir ! Et je goûterai les plaisirs de la vengeance, et avec toi périront mes tourments..... Meurs !

— Meurs ! hurla le Crime de son côté, et les deux fantômes se précipitèrent l'un vers l'autre avec une rage de damnés.

Il y eut des rugissements de fureur dans les ténèbres, des blasphèmes et des grincements de dents. La lutte ne fut pas longue. Enlacés comme des serpents, les lugubres lutteurs se roulaient sur le sol et se tordaient dans une mutuelle étreinte. Leurs os craquaient, de fauves lueurs sortaient de leurs prunelles enflammées, leurs mains crispées cherchaient la gorge de l'adversaire.

Soudain, deux cris s'échappèrent du sombre groupe, un cri désespéré qui s'éteignit dans des flots de sang noir, et un cri sauvage de triomphe. La clameur terrifiante du Crime étranglé, et la voix joyeuse du Remords qui tuait.

Et quand tout fut fini, quand le dernier soupir fut échappé des lèvres du cadavre, quand le dernier tressaillement eut agité les membres de l'assassiné, le Remords se leva debout sur le corps de son ennemi, prêt à entonner son chant de victoire.

Mais tout à coup ses traits s'assombrirent de nouveau, une stupeur indicible se peignit sur son visage, son œil devint hagard, et se tordant les bras, il laissa échapper un râle de malédiction répété par tous les échos de la nuit.

— Rage ! Rage ! Sa mort ne me laisse pas tranquille ! Le serpent me ronge encore les entrailles ! Je suis maudit...

Et farouche, éperdu, ne sachant ce qu'il faisait, il partit d'une course échevelée, furibonde et sans but. Il allait, bondissant comme une bête fauve, râlant comme un possédé, sa poitrine n'était plus qu'un brasier ardent, son manteau noir lui semblait un vêtement de feu.

Le Remords avait traversé les forêts, passé les fleuves, franchi les précipices, escaladé les montagnes, et toujours le corps ensanglanté de sa victime le poursuivait, grimaçant dans sa laideur et cherchant à le saisir de ses mains de fer.

Le Remords avait peur, ses dents claquaient dans sa bouche, il tremblait. Mais n'importe ! il fallait bien courir, le cadavre arrivait... En avant ! en avant ! le cadavre le poursuit !... En avant... Et il courait, tombait, se relevait, courait encore, criait, rugissait. En avant !

Enfin, épuisé de fatigue, le Remords s'arrêta et jeta un regard effaré devant lui... Là, à ses pieds, il y avait un cadavre laid et difforme, avec un manteau, un cadavre baigné dans le sang et la boue, un cadavre qui grimaçait... le cadavre du Crime.

Le meurtrier, décrivant une courbe, était revenu au point de départ au lieu de l'assassinat.

Peu à peu son regard devint fixe et vitreux, ses traits s'abaissèrent, s'avançant comme l'eût fait un automate, il se baissa et, appliqua son oreille sur le cœur du Crime.

Puis, après un instant, se relevant tout droit dans la nuit :

— Voici que les morts viennent aussi ! cria-t-il en éclatant d'un rire convulsif

Le Remords était fou.

DENIS RUTHBAN.

USAGES ET COUTUMES

FUNÉRAILLES

VOICI un triste chapitre. Mais hélas ! il n'est personne qui échappe au malheur de perdre l'un des siens. Et l'étiquette et la coutume, qui n'abdiquent leurs droits en aucune circonstance, règlent la façon dont nous devons porter ou, tout au moins, manifester notre douleur.

Quand la mort entre dans une maison, les plus forts parmi les amis ou les parents, rétablissent autour de celui que la vie vient d'abandonner, une sorte de calme et d'ordre qui sont de décence rigoureuse. On ferme les volets, les persiennes, les portes ; on allume des bougies dans la chambre mortuaire. Le corps est gardé jusqu'au moment et après qu'on l'a mis au cercueil, et on lui fait subir une toilette, sur laquelle il n'est pas besoin d'insister, car tous les peuples du monde et toutes les classes de ces peuples ont eu l'idée de parer le cadavre pour le tombeau.